

Open Studios - Artistes en résidence

rama alashqar



**villa
arson**

6 mars 2025

Atelier 4

nice

Fr

Artiste palestinienne, Rama Alashqar est diplômée en arts visuels contemporains de l'université de Birzet (Cisjordanie) en 2023. Elle utilise le papier et le silicone pour créer des formes dont l'apparence et la texture sont similaires à la peau humaine.

Durant sa résidence, du 16 janvier au 15 mai 2025, elle développe son travail d'expérimentation avec les matériaux dans les ateliers de la Villa Arson et crée une nouvelle série de dessins et de peintures. À partir d'une réflexion sur la fragilité des corps et leur apparente plasticité, elle explore différentes textures et représentations de la peau pour créer des formations organiques qui évoquent les terrasses en pierre du paysage palestinien.

Rama Alashqar est lauréate du programme de résidence SAWA SAWA (« Ensemble ») initié par l'Institut français de Jérusalem.

Gil Lekh : Pouvez-vous vous présenter et nous parler de votre parcours artistique ?

Rama Alashqar : J'ai obtenu mon diplôme en arts visuels contemporains à l'université de Birzeit en Palestine il y a un an et demi. Après mes études, j'ai été assistante d'enseignement dans la même université pendant un an et demi, ce qui ne m'a pas laissé beaucoup d'opportunités pour produire mon propre travail artistique.

Mais j'ai toujours eu un lien profond avec les paysages. Je perçois une relation intime entre le corps humain et la nature, tant visuellement que dans la façon dont ils sont affectés par leur environnement. J'aime aborder les questions sociales, et pour moi, elles sont toujours connectées à la nature. La manière dont la nature est endommagée, marquée, transformée par des forces extérieures entre en résonance avec ce que subissent les corps humains.

Cette compréhension m'a amenée à travailler la matière, à explorer sa charge expressive et politique. Pendant mes études, j'ai cherché à comprendre la nature à travers l'art et à voir comment je pouvais créer à partir d'elle. Je me suis inspirée des expériences d'artistes palestiniens pendant l'Intifada, qui refusaient d'utiliser des matériaux importés ou associés à l'occupation et travaillaient avec les ressources naturelles disponibles. Cette approche a nourri ma pratique et continue d'influencer ma façon d'aborder la matérialité aujourd'hui.

G. L. : Vous avez mentionné l'Intifada et la manière dont certains artistes ont choisi d'utiliser uniquement des matériaux locaux et naturels. Existe-t-il un mouvement ou un collectif qui suit cette approche ?

R. A. : Oui, un groupe d'artistes palestiniens appelé New Visions s'inscrit dans cette démarche, et j'ai eu la chance de les rencontrer et de collaborer avec eux sur un projet l'année dernière. Ils sont quatre : Sliman Mansour, Nabil Anani, Tayseer Barakat et Vera Tamari. L'un travaille le cuir naturel, un autre le bois qu'il brûle pour créer des formes, le troisième est reconnu pour son travail avec l'argile, et la dernière travaille la céramique. Tous utilisent des matériaux naturels étroitement liés à leur environnement. Leur approche repose sur l'expérimentation et la créativité à partir des ressources immédiates, une forme de

résistance matérielle qui me parle profondément.

G. L. : Quels médiums utilisez-vous, et comment votre pratique évolue-t-elle pendant cette résidence à la Villa Arson ?

R. A. : Pendant mes études, j'ai beaucoup travaillé l'installation, en utilisant des matériaux comme l'argile naturelle pour modeler des figures, mais aussi des objets trouvés, du tissu et du papier recyclé. J'ai également expérimenté avec le silicone, un matériau que j'envisage de réutiliser ici.

À la Villa Arson, j'explore davantage le travail en deux dimensions, en particulier la peinture et le dessin, que je n'avais pas encore eu l'occasion de développer. C'est une opportunité pour moi d'expérimenter de nouvelles formes et d'élargir ma pratique artistique.

Je souhaite aussi explorer la matérialité du paysage en le recouvrant d'une « peau », en lui conférant une matérialité charnelle, pour le rendre visible comme une entité qui ressent. Je travaille avec les couleurs, les veines, les traces qui évoquent la chair, et je commence à introduire des pigments minéraux dans ce processus.

G. L. : Justement, comment analysez-vous la relation entre le corps et le paysage ?

R. A. : En Palestine, cette relation est particulièrement marquée. La terre est scarifiée, blessée, transformée par des pratiques violentes et extrêmes. Les corps humains subissent des violences similaires.

Je vois le paysage comme une entité vivante qui ressent ces transformations. Par exemple, je travaille avec l'idée de recouvrir la terre d'une peau, pour qu'elle acquière une matérialité organique, permettant ainsi de percevoir, à travers le toucher et la vue, les altérations qu'elle endure. Je m'intéresse aussi à la symbolique des pierres. En Palestine, elles ont une signification particulière. Elles servent à bâtir des murs en pierre sèche, qui forment des terrasses typiques pour soutenir la terre et stabiliser le sol. Elles sont à la fois des barrières et des structures collectives. Cette image est très puissante pour moi : elle incarne l'identité collective, la résistance et l'entraide. Ces pierres tiennent ensemble uniquement par leur forme, sans aucun liant extérieur. Et pourtant, chacune d'elles doit avoir une forme unique, une identité propre, pour s'imbriquer dans les autres. C'est une métaphore forte de la communauté et de la résilience collective.

G. L. : Il y a dans votre travail une tension entre fragilité et solidité, notamment à travers l'usage du papier et de la pierre. Pouvez-vous nous en parler ?

R. A. : Oui, cette tension m'intéresse beaucoup. Le papier est un matériau extrêmement fragile, léger, presque éphémère, mais il peut aussi capturer une empreinte, une texture qui évoque la peau.

J'aime l'idée que quelque chose d'aussi vulnérable que le papier puisse incarner une forme de résistance. À l'inverse, la pierre est un matériau de solidité et de force, et en la disposant aux côtés du papier, je cherche à créer un équilibre entre ces éléments, en explorant le dialogue entre

corps, matière et mémoire.

G. L. : Vous avez parlé de l'importance de la poésie dans votre travail. Comment l'écriture interagit-elle avec vos œuvres plastiques ?

R. A. : L'écriture est essentielle dans ma pratique. C'est souvent la première étape : avant de créer une œuvre, j'écris, je note des sensations, des images, des émotions que je cherche ensuite à traduire visuellement. C'est comme une esquisse.

Parfois, ces textes restent cachés, comme un processus intime, un carnet de recherche personnel. Mais il arrive aussi que je les intègre à mes œuvres, où ils deviennent partie prenante de la pièce. J'aime ce dialogue entre mots et images, qui enrichit les significations et ajoute des couches d'interprétation.

La poésie est pour moi une forme d'expérimentation au même titre que la matière. C'est un espace où je peux explorer des émotions complexes.

G. L. : Votre travail explore également le corps, en particulier ses transformations et ses métamorphoses. La performance ou le théâtre influencent-ils votre pratique ?

R. A. : J'ai une certaine expérience du théâtre à l'université, qui m'a marquée. Le théâtre est un médium par lequel l'écriture et les arts visuels se rencontrent, cela m'a inspiré. Au théâtre, on passe beaucoup de temps à explorer le corps, le mouvement et l'expression physique. Cela m'a amené à réfléchir à la manière dont les gestes et les formes corporelles peuvent être traduits en sculpture, en peinture et en matérialité.

G. L. : Comment voyez-vous l'évolution de votre pratique artistique dans l'avenir ?

R. A. : Je ne me projette pas trop dans l'avenir. Ce qui m'importe, c'est d'expérimenter, d'explorer et de me laisser guider par ce que je ressens et par les matériaux que je découvre.

Mais ce qui est certain, c'est que je veux approfondir cette relation entre corps, paysage et mémoire, en continuant à travailler avec la matérialité des éléments naturels.

G. L. : Comment votre projet initial a-t-il évolué depuis votre arrivée en résidence ?

R. A. : En arrivant, j'avais un projet précis en tête, mais le fait d'être ici a changé ma perspective. Je ne voulais pas me limiter à une idée rigide. Je voulais prendre le temps d'expérimenter et d'explorer de nouveaux matériaux. J'ai aussi eu accès aux ateliers, notamment celui de peinture, où j'ai commencé à fabriquer des pigments à partir de pierres colorées que j'avais apportées avec moi. Ce fut une découverte imprévue mais très inspirante. Être en résidence, c'est aussi être immergée dans un nouvel environnement. Cela influence forcément ma pratique. Le paysage, l'énergie du lieu, les échanges avec les étudiant-es et les artistes ici me nourrissent et m'ouvrent de nouvelles directions.

G. L. : Un dernier mot pour conclure cet entretien ?

R. A. : Ce que je retiens le plus de cette expérience, c'est l'importance de l'exploration sans contraintes, en laissant les matériaux et les lignes du paysage guider le processus. Pour moi, l'art est un espace d'interrogation et de réflexion, plus qu'une réponse définitive. Chaque expérience, chaque lieu, chaque rencontre laisse une empreinte sur mon travail, et cette résidence ne fait pas exception. Elle s'inscrit comme une étape dans un long cheminement de recherche de nouvelles formes d'expression.

Cet entretien a été réalisé et traduit par Gil Lekh.

Jeudi 6 mars 2025

• 18h - 20h
Open Studio Rama Alashqar
Atelier 4 (Terrasse supérieure)

La Villa Arson est un établissement public du ministère de la Culture. Elle reçoit le soutien de la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Département des Alpes-Maritimes et de la Ville de Nice. La Villa Arson est membre de UniCA - Université Côte d'Azur, ainsi que des réseaux L'École(s) du Sud, BOTOX[S], DCA, ANdÉA, BLA! et du réseau européen ELIA.



20 avenue Stephen Liégeard

06100 Nice

tél. +33 (0)4 92 07 73 73

servicedespublics@villa-arson.fr

www.villa-arson.fr